

Title	Histoires françaises de Nagai Kafû «Charmeuse de serpents»
Sub Title	永井荷風「蛇つかい」(『ふらんす物語』)(フランス語訳) Histoires françaises de Nagai Kafû «Charmeuse de serpents» (traduction)
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2023
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.77 (2023. 10) ,p.25- 41
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	Traduction
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20231031-0025

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the Keio Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction¹⁾

Histoires françaises de Nagai Kafû « Charmeuse de serpents »

YAMAMOTO Takeo

Nagai Kafû (1879–1959) séjourna aux États-Unis entre 1903 et 1907 et en France entre 1907 et 1908. En France, il habita à Lyon de la fin juillet 1907 à mars 1908, puis il passa à peu près deux mois à Paris. Ses *Histoires françaises* sont basées sur ses expériences pendant son séjour en France. En effet, son séjour en France n'est pas trop long, surtout court à Paris, pourtant il réalisa assez de contes dont les scènes se situent à Paris. Aux États-Unis, il se passionna pour la lecture de la littérature française, entre autres Zola, Goncourt, Régnier, Baudelaire, Maupassant. Ses lectures à cette époque auraient forgé son regard littéraire sur la France contemporaine, il n'a donc pas mis beaucoup de temps pour éterniser le Paris de la Belle Époque.

L'édition originale des *Histoires françaises* comprend trois parties : contes et théâtre, poèmes en prose et critique musicale. Concernant les contes, les scènes des six se situent à Paris, celles des trois à Lyon, celles d'un à Avignon et celles du reste au retour du héros-narrateur au Japon. Le séjour de l'écrivain à Paris est plus court que celui à Lyon mais les contes parisiens sont plus nombreux : c'est de Paris qu'il avait longtemps rêvé à travers sa lecture passionnée de la littérature française des XIX^{ème} et XX^{ème}

1) L'auteur de cet article traduit : Nagai Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 202–220.

siècles. Les contes lyonnais concernent des scènes de la vie d'employés japonais qui y habitaient. Kafû lui-même travaillait dans la succursale d'une banque japonaise à Lyon. Le conte « Charmeuse de serpents » aussi se déroule à Lyon. En fin de compte, dans les contes lyonnais, Kafû mettrait son cœur plus à nu que dans ceux de Paris, son lieu rêvé : les contes parisiens sont plus romanesques. Alors, voyons là-dessous un vrai sentiment de l'écrivain, en tant qu'homme qui travaille comme employé de banque à Lyon.

Charmeuse de serpents

Je ne prétends pas peindre les choses en
elles-mêmes, mais seulement leur effet sur moi.

—Stendhal

I

Il ne pleut jamais. En France, en plein été, où le soleil brillant nous rassérène naturellement. Même lorsque j'ai fini une journée de travail dans la banque où j'étais alors employé, des hirondelles voltigeaient dans le ciel bleu, où le soleil était encore haut, il était six heures. En sens inverse de mon appartement sur le quai du Rhône, je passais devant le Palais Saint-Pierre, un vieux bâtiment noir, musée en lequel on avait transformé une abbaye qui date du XVI^e siècle, arrivant aux quais de la Saône et partant me promener dans la banlieue lointaine de Lyon, monté dans le train de campagne près du pont Saint-Paul, de pierre, où il y a une statue de lion, ou dans le petit bateau à vapeur au quai de la rivière, tout de même pour remonter son courant.

Les passants dans la ville de Lyon auraient vu une sculpture en marbre d'un homme et une femme nus qui nagent en s'entrelaçant, à la façade des grands escaliers qui montent de droite et de gauche, à l'entrée du palais de la Bourse qui se situe en plein cœur de la ville. Cet homme musculeux, dont le visage est épouvantable, représente le torrent du Rhône et cette femme, qui tourne le dos, les cheveux dépeignés, et qui a l'air de se noyer, le milieu du courant de la Saône. Celle-ci est une femme. Son courant est calme comme la Seine, à Paris, en plus, le paysage des quais de la Saône n'est pas moins beau et adorable que celui de la Seine.

Tout en quittant le pont de pierre, décoré de la statue d'un lion, on regarde en arrière, pour voir les quais où s'alignent de vieilles maisons de

pierre, la grosse colonnade du Palais de justice, derrière laquelle la vieille cathédrale Saint-Jean, dont les fondations furent jetées au début du XIII^e siècle, autour de laquelle se trouvent les toits, un peu penchés, de petites maisons, traces du Moyen Âge. Juste au-dessus, au sommet de la colline, se dresse la nouvelle basilique de Fourvière, dont une convoitise de l'architecture moderne fait froncer inconsciemment les sourcils aux nostalgiques, en contraste avec le paysage entier, devenu très vieux, à perte de vue. L'amont, ma destination, se courbe le long du courant doux, de nouvelles maisons, qui témoignent d'un accroissement de la ville, se rangent sur les quais, où derrière ces maisons, il y a de petites montagnes hautes et escarpées, à flanc desquelles, il reste, par endroits, de vieux murs en pierre écroulés et des forteresses cassées, parmi lesquels poussent douloureusement des arbres fins qui comprennent de nombreux nœuds, ce qui est vaguement triste.

Vaise ! Quelqu'un descend à Vaise ? crierait le receveur, si on était dans un train ou le poinçonneur, si on était dans un bateau, près du pont qu'on voit premièrement. Les maisons devenant rares, il apparaît une briqueterie et un dépôt de bois, dans le courant devant lesquels, plusieurs péniches, chargées de sable et de bois, sont amarrées. Des roseaux sont touffus au bord de l'eau au pied de la digue de pierre, et plusieurs personnes y pêchent à la ligne, tout en se mettant sur un rang. Le courant s'ouvre droit, on peut voir toute la chaîne de petites montagnes devenant de plus en plus hautes vers le Mont d'or qui se dresse loin, à flanc desquelles, grâce à un splendide défrichage, chaque sorte de légumes cultivés est distinguée par de belles couleurs différentes, comme des raies, sous le ciel dégagé.

Tout à coup, le courant de la rivière est interrompu par un barrage solide, l'eau, qui déborde et tombe, forme une petite cascade, au-delà de son tissu tout blanc étendu, un gouffre tout bleu est terrible. Près d'ici, le mur en pierre de la digue est haut et majestueux comme un rempart, un pont suspendu traverse la pointe d'un îlot vert, flottant au-delà du barrage, pour mener à

l'autre côté. Le vendeur de billets dans la navette fluviale annoncerait, à plein gosier, à ses passagers : « Rambert-l'île Barbe. »

Près du pont, sur le quai des deux rives, il y a cinq ou six maisons à un étage, au toit de tuiles rouges, sur les murs blancs desquelles « Hôtel » ou « Café » ou « Restaurant » sont écrits, des cyclistes et des automobilistes, qui se promènent chaque soir, s'attablent à leur terrasse pour prendre du repos, et des hommes et des femmes mangent sur leur balcon du premier étage.

Le devant de l'île Barbe forme un jardin où, on joue à la pétanque, tout en étant torse nu à l'ombre fraîche des arbres, mais derrière cela, sous un vieil arbre, il y a une maison, qui a l'air inhabitée, entourée d'un mur en terre, triste. Bien qu'elle soit un haut lieu, un ancien monastère, qui est devenu, plus tard, un couvent de religieuses, ses traces, les bâtiments, dont les toits même sont invisibles, dans les profondeurs d'un bouquet d'arbres de plusieurs centaines d'années, et dont le mur en pierre, fondé au fond de l'eau, est couvert de volutes de lierres sauvages et de mousses vertes qui poussent, ne laissent filtrer aucun bruit dehors.

Les deux rives deviennent encore plus calmes, on ne voit plus que les toits rouges et la tour d'une vieille église dans le village au pied de la montagne. Il y a quelquefois d'immenses lieux, entourés de murs en terre, qui ont l'air de maisons de campagne de riches. Il existe un restaurant dont les clients doivent être des raffinés capricieux. Les chemins des quais, dont le sable seul est blanc, brûlé et sec, commencent à être, de suite, bordés de peupliers à perte de vue. Le chemin est pourtant plat et large. Des cyclistes roulent, tout en soulevant un nuage de sable, sans gêne. Il apparaît, de nouveau, une île flottante, couverte de bosquets verdoyants. Des enfants du voisinage nagent comme des grenouilles. L'eau est calme comme un canal, de nombreux canots blancs à louer flottent, autour d'un hangar, dont un embarcadère commence sur le sable brillant. On aperçoit des habits voyants d'une citadine, derrière des roseaux touffus, sa voix est coupée, tout à coup, par le

son de baisers, par ailleurs, on entend un pêcheur, invisible, ronfler comme un sonneur, au pied d'un mur en pierre.

Chaque jour, moi, à l'aller, je regarde bien cette sorte de paysage, dans la luminosité du soleil couchant estival qui se réverbère très fortement juste avant son coucher, et au retour, dans un crépuscule comme un rêve, lorsque les lumières de Lyon, lequel approche peu à peu, commencent enfin à scintiller, je m'en retourne chez moi. Parfois, dès que le jour tombe, j'oublie, tout à fait, l'heure du retour, à cause de la senteur de l'air qu'expire la végétation ressuscitée, trempée de rosée, je me repose à table à l'entrée ou sous le grand arbre d'un cabaret villageois, pour rester souvent à prendre le dîner.

II

Sur les larges quais, toujours depuis les interstices de ces deux ou trois cafés ou cabarets, qui se situent l'un à côté de l'autre, tel village monte, souvent par une étroite voie en pierre, jusqu'au terrain plat devant les hauteurs ou, par un escalier en pierre, même jusqu'au pied de la montagne. Chaque village est petit, composé d'une ou deux centaines de foyers, mais les maisons, mutuellement proches, sont très étroitement serrées les unes contre les autres, ce qui garde un aspect fort conservateur de l'Antiquité, comme si on craignait les assauts d'autres villes. Les pavés des chemins, usés, sont inégaux, sur les murs en pierre, qui ont l'air indéfinissablement vieux, à leurs angles sinueux, sont collées les affiches en couleurs de campagnes électorales passées : socialistes radicaux, collectivistes, républicains, mais celles-là mêmes, affichées l'une sur l'autre depuis plusieurs années, enfantent naturellement une espèce de goût, avec leurs couleurs innombrables, nouvelles et vieilles. Les maisons sont souvent celles à un étage, dont les fenêtres sont parfois même munies d'un garde-fou, mais toutes donnent l'impression d'être sombres, comme un gouffre, probablement à cause des murs en pierre, qui sont vieux et lourds. À leur entrée, toutes les filles et épouses font du tricot

ou travaillent à l'aiguille, toute la journée, sans interruption, en sortant leur chaise près de la rue, mais au crépuscule, dont on est ravi, les ombres humaines deviennent étonnamment rares, l'odeur de l'huile de dîners reste lourdement à flatter, des enfants seuls crient et lancent leur diablo, toute en se conduisant en maître sur un chemin étroit.

Juste à une telle heure, j'étais sur la voie d'un village, qui s'appelle, probablement, Couzon. Parfois parmi les maisons, il y a des bâtiments, peut-être, des villas à louer, qui portent une plaque de faïence sur laquelle s'écrit le nom de bon goût : *villa Castellane* ou *villa Bonnejoie*, ou une résidence avec un jardin à vendre, au pied de son mur en pierre, sur lequel on a écrit aux personnes désirant l'acheter de venir chez un tel entre telle heure et telle autre, coule, avec un petit bruit sur de la mousse verte, de l'eau de source qui vient peut-être tout en débordant des hauteurs de derrière, il me semble même que j'ai déjà vu cette sorte de paysage quelque part dans mon pays natal, et soudain, j'imagine, extasié, trop librement, avec certitude, qu'une belle fille fasse la lessive, les manches retroussées, dont sortent ses bras blancs, quelque part dans ce courant au bord du chemin, pour sentir le crépuscule encore plus pittoresque, et je viens légèrement d'un bon pas, trouvant que l'air de toute la ville est vaguement différent de son ordinaire, bien que je puisse me faire des idées. Des jeunes filles, portant un nouveau tablier, se parlent, debout aux carrefours, ayant l'air de s'inviter, en plus, on entend, tout près, un morceau d'un petit orchestre qui évoque l'acrobatie à cheval et qu'il est rare d'entendre dans ces environs.

J'entre dans un cabaret devant lequel j'ai failli passer, et commande une friture de goujons, poissons d'eau douce, spécialité de ce pays, tandis que je demande à une serveuse potelée, qui a heureusement l'air très bavarde : « Mademoiselle, il y a, quelque part, une fête ou un bal ce soir ? »

-C'est la vogue. On aurait préparé un bal.

-Qu'est-ce que la vogue ?

-Vous ne le connaissez pas ?

Elle rit mais, tout en essayant la table que des clients ont quittée, elle dit, avec une gentillesse campagnarde, que chaque été, une troupe de saltimbanques vagabonds, qui marchait, comme des oiseaux, vers le sud pendant l'hiver, et qui habite dans une voiture tirée par un cheval maigri, erre, de village en village, de ville en ville, pour venir afin de la saison de cette région où il ne pleut pas, donnant divers spectacles, théâtres, prestidigitations, trois jours là, cinq jours ici. Il me faut aller les voir, parce que c'est vraiment intéressant.

Ce doit être la troupe d'une race errante, nommée *Gypsy* en anglais, Bohémien en français, qu'on voit dans des histoires, dont on parle souvent dans la vie quotidienne et dont l'origine est inconnue.

Vagabondage, sans-logis, errance. Ah, pour quelle raison ces prononciations retentissent tellement, même chaque fois, au fond de mon cœur, d'une façon triste et nostalgique ? Vagabondage, est-ce une vraie voix de la vie ? Ils n'ont ni parents ni frères. On peut tout seul mourir à ses derniers moments. On ne doit voir ni liens familiaux ni larme venant d'une dette de reconnaissance. La femme et l'homme, ils sont, l'un l'autre, ignorants, cruels, jaloux d'ailleurs, tout en menant une vie malpropre et impudique dans leur voiture à cheval, de baraque de forains, si une personne tombe malade, on la plante, sans pitié, au bord de la route dans un pays inconnu. Quand on commet un adultère, on perce simplement son cœur ou son flanc d'un seul coup de poignard jaloux.

Il faisait déjà nuit, lorsque je suis sorti du cabaret. Je n'ai su qu'alors que j'avais vraiment trop bu. Je suis tout droit une rue, pour sortir heureusement devant le lit à sec, m'asseyant sur l'herbe, toujours souffrant. Probablement à cause du vin de mauvaise qualité, la tête me tourne, la vue nocturne sans cesse tourne, je crois vraiment qu'on a percé mon flanc avec un poignard jaloux pour commencer à voir distinctement ce visage de la prostituée

ignorante, impudique, répugnante. L'éclat de l'eau de la rivière et le noir du bosquet nocturnes sont si terribles qu'on se sent frissonner, les étoiles claires flottant dans le ciel ont l'air vraiment lointaines. Je me suis incliné et je suis tombé pour me retourner.

On trouve des lumières de maisons et celles de voitures. Des amoureux, se rencontrant en cachette, passent quelquefois pour marcher dans des directions plus et encore plus sombres parmi des bois obscurs aux alentours. Par-delà le village, le son de trompettes et de tambours qui semblent se rapprocher devient de plus en plus fort. Moi, je plonge ma tête dans l'herbe, et je m'efforce de bien écouter le mouvement musical monotone, tout en appuyant douloureusement mon front sur la fraîcheur de la terre humide. On entend des jeunes filles rire. Sur la voie derrière moi, on entend sans cesse des bruits de pas irréguliers de nombreuses personnes.

Je me suis vite relevé, étonné d'une grande résonance soudaine qui fait trembler la terre : un train de nuit est passé près d'une montagne derrière le village. Mais, à ce moment-là, je me suis presque dégrisé d'un mauvais alcool pour me sentir inopinément léger, et je me suis aperçu que la nuit du lit à sec, que j'avais trouvé effroyable, était un beau soir exceptionnel.

C'était tout à fait comme si je m'étais réveillé d'un cauchemar. On trouve clairement les ombres de montagnes, celles d'arbres, les lumières de maisons, tout, même justement à leur place. On pourrait même distinguer la vitesse de la résonance des bruits de tambours et flûtes qui s'éloignent dans la nuit de campagne silencieuse. Sous la digue, on entend le son de rames coupant de l'eau, régulier, au-delà des roseaux, d'autant plus gracieusement que le bateau est invisible.

Je prends mon chapeau laissé par terre, rectifiant à tâtons, la forme de la parure sur le col, je me suis levé de l'herbe, pour marcher, lourdement sur le lit à sec, vers le bruit de tambours et flûtes.

III

Les forains se placent sur l’herbe du terrain vague à l’entrée du village à la suite du pont suspendu de pierre depuis l’autre côté. J’ai trouvé d’abord les silhouettes de dos d’hommes et femmes du village et quatre ou cinq chariots couverts placés sur l’herbe, grâce aux lumières des feux jaunes d’un nombre de lanternes à l’huile de poisson qui fumaient beaucoup.

J’y suis entré tout en séparant la foule, pour ne trouver que deux boutiques foraines de saltimbanques. Le reste des tentes est des boutiques d’aliments : biscuits, bonbons, glaces, etc. Après cela, un peu loin, un bal découvert où trois musiciens jouent du violon sur une haute scène. Des hommes et femmes campagnards en sueur, qui jettent de petits cris, dansent et tournent tout en s’embrassant, parmi les fumées de lampes à pétrole sous le ciel d’été, étoilé.

Pan ! pan ! pan ! pan ! – tout en sonnant le gong, un homme de la baraque de forains attire l’attention. Sur l’estrade large hors de la tente, depuis les deux côtés du rideau, chacune des deux jeunes filles apparaissent à petits pas, tout droit, puis s’inclinent un peu, saluant du regard le public qui se réunit devant elles. Leurs visages ronds sont similaires, elles sont petites, ce qui nous fait imaginer qu’elles sont des sœurs, tandis que leur âge n’est pas imaginable puisqu’elles sont de cette sorte de femmes trop fardées. Elles se peignent avec la raie au milieu, une fleur rouge dans les cheveux noirs au-dessus des oreilles, elles portent une robe noir décolletée, à manches courtes, un châle décoré en rouge et en jaune à frange porté de biais depuis le bout de son épaule gauche seule. C’est un célèbre costume typiquement des femmes espagnoles ou basques. Ces castagnettes mises au bout des doigts de l’une. L’autre porte un tambourin aux clochettes, si elle chante : «Tra ra ra» et danse en balançant les hanches, elle fait toc toc habilement avec un pied levé au tambourin qu’elle porte au-dessus de sa tête avec une main. À chaque fois, s’ouvre, comme une fleur, le bas du jupon tout rouge qu’elle porte au-

dessous de son habit noir. Applaudissement du monde.

Elle danse quelque temps, puis elle bat successivement son tambourin avec son pied, l'autre femme balance les hanches et se les tord d'une manière si violente et rapide qu'elle semble s'arracher son buste, toutes les deux, à la fois, le montrent deux ou trois fois de suite, encore beaucoup plus violemment, et soudain, elles se séparent à droite et à gauche, se tenant droit. Dès qu'on le voit, l'une à gauche sort doucement, de derrière sa ceinture, un petit drapeau sans hampe et le déployant pour le montrer au public, d'une façon très modeste et gracieuse, tout en pinçant les extrémités avec les bouts de ses doigts.

POURQUOI PLEURES-TU,
MON PIERROT ?

On entend, parmi le public, une voix féminine qui lit la phrase en lettres blanches sur le drapeau rouge. Après cela, suivent longuement les gémissements de l'admiration que pousse la curiosité de campagnards : Ah... Bientôt la femme, qui se tient debout à droite, montre, avec le même geste, un drapeau de couleur différente :

Vaudeville en trois actes
De M*** de Paris.

Ensuite, la femme à gauche :

Acte I À la foire
Aventure de Pierrot

Enfin, les femmes à droite et à gauche, en même temps :

Acte II Au balcon
Rêve de Colombine

Acte III Au lit
Plaisir d'amour

Ce dernier titre fait rire les hommes et femmes applaudissant, tandis que les deux femmes s'en vont derrière le rideau en envoyant un baiser vers le pu-

blic. Tout de suite après, le racoleur ci-dessus bat le gong et crie : « Allez-y ! Entrez, entrez ! Le droit d'entrée n'est que de dix centimes (deux pièces de bronze : quatre *sens* au Japon). Une pièce de théâtre marrante va bientôt commencer.»

Le public entre successivement dans la tente. Il y a assez de gens, restant, qui se demandent mutuellement ce que l'on fait et si c'est intéressant.

Alors, le racoleur du spectacle, qui se place à côté d'une clownerie, élève plus la voix tout en essayant de faire venir les gens indécis vers lui : « Ici, des grands serpents du Pacifique sud, des crocodiles d'Afrique, des chauves-souris des Indes, des bêtes que vous ne voyez pas même dans vos rêves, seulement à 10 centimes », et il appelle à peine une femme assise à côté de lui qu'elle se tient debout sur l'estrade, elle retourne son manteau violet qui couvre son corps et dont l'envers est d'une écarlate ardente et le retire rapidement pour le laisser derrière elle. Sous une lampe à pétrole, peu claire, son corps charnu porte un sous-vêtement de couleur de la peau, à cause de laquelle on le prendrait tout un nu, et un caleçon long de velours noir brodé avec du fil doré. Son visage fin et pointu, outrageusement fardé, est maussade, les lèvres serrées auxquelles elle s'est mis du rouge criard, les grands yeux dont la couleur de l'encre de Chine mise sur les paupières inférieures fait plus effroyablement voir sa figure totale. Lorsque je la trouvais âgée de plus de 30 ans, un des spectateurs a chuchoté qu'elle était charmante.

La femme prend et sort, facilement, avec ses deux mains, quatre ou cinq petits serpents de la boîte en bois mise à ses pieds, et le cou, les bras, les cuisses, tout blancs, tout le corps autour desquels ils s'entortillent, elle se tient debout sans sourire, en silence, regardant sans ciller. Les serpents, dont la langue, frémissant, comme un fil, étincelle sous une lampe, rampent sur tout son corps en s'entassant, sinueux, comme s'ils jouissaient de la douceur de sa peau. Cependant, il ne me semble jamais que le sang de la femme soit plus doux que celui des serpents. Quant aux spectateurs, deux personnes,

trois personnes avancent en silence, tout en ayant l'air stupéfaites, et entrent dans l'entrée à droite, en même temps que le même nombre de personnes sortent de la gauche.

Au bout d'un moment, la femme prend un à un les serpents tout en dénouant ceux qui s'enlacent à son corps pour les mettre dans une boîte en bois, elle s'approche du racoleur du spectacle appelant continuellement les gens sous l'estrade, mais elle ne lui dit pas un seul mot, poussant son épaule du bout de son soulier. Alors, lui, il est stupéfait et lève les yeux au-dessus de l'estrade, il comprend l'attitude de la femme qui se tient debout, il cherche, avec précipitation, une cigarette dans sa poche et l'en sort pour le lui passer. La femme tient et met son manteau qu'elle a enlevé et laissé sur la chaise, s'y rassied et fume. Avec son regard glacial sans expression, elle semble ne pas voir l'existence de nombreux spectateurs et regarde à l'aventure le ciel nocturne lointain au fur et à mesure que flotte la fumée qui apparaît successivement de ses lèvres.

IV

L'été est passé. Sous le soleil, jaune, qui s'affaiblit jour par jour, à Lyon, aux coins des rues, près de ponts, s'affichent des annonces publicitaires de spectacles de variétés et de théâtres qui ont été, en été, en vacances. Une grande bannière de la Société des courses hippiques flotte au vent. Les illustrations publicitaires coquettes du Salon du Chrysanthème et du Salon d'automne attirent notre regard. On n'entend plus la musique qu'on exécute devant le café, tandis que le billard résonne, au-delà de fenêtres bien éclairées, jusque fort avant dans la longue nuit. Parfois, le beau temps devient soudainement mauvais, faisant du vent dans l'après-midi, la pluie tombe à verse continuellement toute la nuit. Le cours du Rhône, trouble, tourbillonne pour monter terriblement. La porte de bateaux fluviaux à toit pour le bain d'eau froide est fermée. Les feuilles des platanes au bord du fleuve tombent fré-

quemment. On voit souvent des étudiants en uniforme scolaire flâner dans un parc dans l'après-midi, etc. Le dimanche, il y a foule dans la rue à tel point que les promeneurs ne peuvent avancer, bien qu'il n'ait rien de spécial. On se salue en disant souvent : « Derniers beaux jours ; Profitez-en ! » à la place de « Bonjour » ou « Comment ça va ? ».

En effet, il ne faut jamais gaspiller une heure seule ! On a besoin d'avoir terminé sa promenade d'un an entier, avant que la saison triste des pluies et brouillards arrive avec l'automne qui est en train de toucher à sa fin. Il me semble inexprimablement pénible de voir un beau ciel d'automne par la fenêtre de la banque où je m'enferme. J'envie insupportablement une maîtresse miséreuse qui sort prendre l'air tout en menant, avec elle, beaucoup d'enfants qui seraient ceux d'un orphelinat. Pourquoi ? Non seulement parce que récemment, les jours raccourcissent de jour en jour, si bien qu'après la fermeture de la banque, je n'ai pas le temps de partir pour une campagne lointaine comme en été, mais aussi que les travaux de bureau m'occupent terriblement à cause du samedi dont les heures de travail, qui était une demi-journée jusqu'à aujourd'hui, devient toute la journée. Un jour, moi, je ne pouvais plus attendre le dimanche suivant, je me suis rendu, sans motif, à un parc au lieu d'aller à la banque pour lire enfin une demi-journée près d'un parterre. Cet après-midi-là, j'ai parcouru tout le musée que je n'avais longtemps pas visité, puis, tout en flânant à l'aventure, je suis monté sur la Croix-Rousse. Un beau jour d'automne, à la différence de l'été, on a envie de s'approcher, même de dizaines de centimètres, du ciel bleu en montant sur la hauteur.

La Croix-Rousse est un ancien quartier où des tisseuses seules vivent : pendant la journée passe parfois le train où il y a peu de voyageurs, et dans toutes les maisons de pierre serrées les unes contre les autres, on entend continuellement le son monotone de tissages. On sent vaguement un profond silence, probablement en raison de l'air pur de la hauteur. Par une grande rue peu fréquentée, on sort tout de suite sur le sommet aménagé de l'escarpe-

ment, Ah ! toute la ville de Lyon, le terrain bas sur le Rhône, tout est sous les yeux. Là où le cours du Rhône qui se courbe comme une ceinture disparaît de la vue, sur un vaste horizon, apparaît radieusement la chaîne des Alpes. Dès que j'ai vu cet espace grandiose et illimité, moi, j'ai enlevé mon chapeau pour marcher tout en saluant quelques fois des objets incertains.

La voie mène à un boulevard. Quatre ou cinq trains vides de voyeurs s'arrêtent dans un endroit qui serait le terminus et sous les arbres près desquels fument les contrôleurs en tenue de travail, sans chapeau, assis sur des bancs.

Je me suis rendu compte soudain que sur la partie latérale de chaque train arrêté est accrochée une étiquette de bois publicitaire : « Vogue, foire de la Croix-Rousse, dernière de cette année. »

Vogue. Je me souviens de beaux paysages au bord de la Saône où je me suis promené tout l'été au crépuscule. Il me semble très dur et triste qu'arrive l'hiver. Je me dégoûte vraiment d'ouvrir, de la même manière toute l'année, les mêmes livres de compte de banque, enfermé dans la même petite pièce. Bien que je sois à l'étranger, je vis dans une communauté japonaise : c'est pareil à ma pauvre vie sous le ciel de Tokyo. Lyon m'ennuie déjà. Je voudrais voir un nouveau ciel un peu différent. On trouve nécessairement une nouvelle chose belle. Elle rend une âme ennuyée vive. Elle stimule subtilement les nerfs insensibles. J'ai repensé, encore plus poétiquement, à la situation des forains errants. Ils se dirigent, comme des hirondelles, vers le sud, doux et clair, avant qu'arrive l'hiver. Pendant la journée, ils s'enveloppent de couvertures ou de pailles dans une voiture. Cette voiture, tirée par un cheval maigre, qui cahote et grince sur des cailloux, va lentement sur une route infinie. La nuit tombe, ils s'exposent au regard d'hommes et femmes inconnus, le visage poudré, tout en battant du gong, au bord d'un chemin inconnu où ils ont fini par arriver, sous le ciel étoilé, inconnu. Ah, quelle beauté inexprimable, triste et mélancolique contient le mot, qu'on appelle habituellement

« survivance à son honneur » !

Tout en marchant, bientôt, moi, j'ai rencontré une foule de la vogue qui s'installe sur l'esplanade d'une vieille église, et qui forme un village, avec de très nombreuses baraques de forains, plus beau que quand je l'avais vue au bord de la Saône cet été. Mais, le nouveau village de vagabonds est en train de dormir juste maintenant, à cause de la journée où le peuple sérieux du pays s'occupe du tissage à la maison. Des fumées fines de cuisson alimentaire s'élèvent des toits des chariots comme de vieux trains aux fenêtres, le linge sale est pendu à une corde tendu entre les chariots. Sous cela, une femme aux cheveux en désordre, comme si elle ne se peignait jamais, lave des plats et des écuelles avec de l'eau dans un baquet en fer blanc. Un homme, dont le visage bronzé crasseux, fait la sieste dans une mauvaise attitude. Assis sur la terre où des feuilles mortes sont tombées en désordre, un enfant, dont un aliment attache au bout de la bouche, s'amuse. Le soleil jaune, automnal, d'octobre éclaire, en haut, les cimes de platanes, dont la plupart des feuilles mortes sont déjà tombées, et en bas, la vie fatiguée et silencieuse de ces gens gais mais vagabonds, contrastant encore, de biais, presque par moitié, la lumière et l'ombre sur le mur d'une très ancienne église haute, en face, qui se dresse tout en limitant la rue.

J'ai marché à pas de loup, tout en résonnant sur des feuilles mortes, entre les voitures, pour ne pas étonner les gens qui dorment et comme si j'étais effrayé des femmes qui me regarde parfois, la tête levée. Je me souviens naturellement de ces filles de farce, semblant sœurs, et une charmeuse de serpents effrayante, lesquelles que j'ai vues il y a certain temps. Elles se mêlent à cette foule ? Elles sont déjà allées dans le Midi ?

À l'entrée d'une voiture, il y a une femme assise qui travaille à la couture, la tête baissée. Deux enfants de deux ou trois ans qui seraient nés à un an d'intervalle. Ils s'asseyent sagement aux pieds de leur mère tout en battant les paupières de leurs grands yeux, les bouts de la bouche et les joues ado-

rables, plâtrés de confiture d'une tranche de pain.

Le soleil d'automne éclaire, de biais, seulement le toit de la voiture, si bien qu'on voit clairement la femme, vraiment tranquille, comme si elle se détachait, grâce aux rayons doux qui se réfractent comme on les voit dans un atelier bien équipé. Portant une jupe sale, probablement même sans corsage, un châle de laine malpropre sur les épaules, bien qu'il ne fasse pas trop froid, sans doute pour cacher celles qui n'ont qu'un sous-vêtement, elle ne me semble nécessairement qu'une vieille épouse, dont le visage est naïf et niais, et qui travaille le dos courbé, souvent sans lumière au crépuscule, déprimée et fatiguée de sa vie, à l'entrée d'une petite boutique dans un quartier pauvre. Si je n'avais pas aperçu sa coiffure bien peignée, je ne me serais jamais aperçu qu'elle était la femme de ce soir-là, d'une profession effrayante. C'est la charmeuse de serpents, qu'on voit au soleil, à la place d'une lampe à pétrole qui fume !

Un des bébés, en âge de pouvoir à peine marcher, essaie de se lever, perd son équilibre tout de suite, tombe sur le derrière, juste après il éclate en sanglot, mais il tient bien un morceau de pain. Étonnée, la femme se lève, le relève, lui embrasse les joues poissées de confiture, lui peigne les cheveux lisses, dépeignés, tout en les caressant. Sans cause, je jette, discrètement un coup d'œil à la porte ouverte de la voiture. Il ne paraît pas qu'il y ait un homme qui semble son mari.

Je ne sais pas pourquoi, mais je me sens étrangement triste. L'image d'une mère avec ses bébés. Est-ce la raison ? Je peux dire que c'est oui et que c'est non. Ou bien ce ne serait pas bon d'avoir dit « triste ». Je me reprends : j'éprouve une sorte de sentiment sombre et humide qui semble triste.

En ce qui concerne la farce, l'enseigne de sa baraque est celle que je me souviens d'avoir vue, mais je ne retrouve pas les jeunes filles, je n'essaie pas de les retrouver, retournant à la maison.